

Un cas d'école

Martine Boncourt

Les freins

Tous les formateurs qui ont travaillé dans une association d'alphabétisation d'adultes se sont heurtés au problème que pose l'assiduité aux cours des apprenants : irrégularité de leur présence, abandon progressif, parfois brutal, des cours. Ces attitudes sont encouragées sans doute par le fait que la structure est gérée et encadrée par des bénévoles. Car on a beau ne pas savoir lire ou ne pas bien comprendre la langue du pays, la logique mercantile à l'œuvre partout dans notre société, jusque dans les moindres recoins de nos vies, n'échappe à personne : que vaut un travail non rémunéré ? Une formation d'adultes gratuite peut-elle être perçue par les apprenants comme de qualité ou simplement efficace ?

Par ailleurs, les personnes fréquentant ces structures sont pour la plupart étrangères et viennent essentiellement pour apprendre le français ou se perfectionner dans la langue. (Si bien que, comme bien d'autres, l'association d'alphabétisation dans laquelle je travaille, avec quatre autres collègues, a changé d'objectif et a visé l'apprentissage du français langue étrangère. Et les démarches pédagogiques préconisées par Danielle de Keyzer dans *Apprendre à lire et à écrire à l'âge adulte* se sont avérées très performantes.)

Nos élèves cherchent à s'intégrer au pays d'accueil à la fois par une meilleure maîtrise de la langue et, ceci favorisant cela, par l'obtention d'un emploi. Lorsque le savoir est suffisant, pensent-ils, pour décrocher un travail quel qu'il soit, ou que les circonstances leur en procurent un, ils abandonnent leur apprentissage, le plus souvent sans prévenir, peut-être par gêne ou parce qu'ils ne trouvent ni les codes pour le faire ni les mots pour le dire.

Comme du reste les femmes à foulard, nombreuses ici, n'osent pas avouer qu'elles subissent vraisemblablement des pressions de tous ordres du côté de leur entourage, familial et/ou religieux, pour rester chez elles au lieu de venir « bavarder » avec des inconnus, nous les voyons disparaître, au bout d'un temps variant, selon leur opiniâtreté à résister, entre quinze jours et... plusieurs années, malgré (ou à cause d') un très fort enthousiasme de départ.

... Et peut-être, dans leur souci de garder la mainmise sur les « fidèles », l'entourage en question n'a-t-il pas complètement tort, car la pédagogie choisie par notre association n'est pas exempte de projets émancipateurs !

En effet, nous pratiquons la Méthode naturelle, qui est pour nous la meilleure manière de travailler dans le long terme sur l'efficacité et l'autonomisation de nos élèves, sans être trop handicapés par la variabilité des groupes présents à chaque séance. Après un tâtonnement qui a duré plusieurs années, nous leur proposons maintenant un apprentissage quasi individualisé sur leurs propres textes, à partir d'exercices correspondant à leurs points d'achoppement respectifs. Et il s'avère que pour ceux et celles qui parviennent à franchir les différents obstacles à une bonne assiduité, les résultats escomptés par la Méthode naturelle ne se font pas attendre.

C'est ce qui nous est apparu très clairement au travers du parcours de Malika.

Un parcours à l'allure du sprint

C'est une femme algérienne, la trentaine, foulard et vêtements amples et couvrants, qui vit en France depuis plusieurs années et arrive chez nous début mai, soit deux mois avant la fin de l'année scolaire. Nous l'accueillons et lui expliquons notre façon de fonctionner. Elle parle assez bien le français, comprend presque tout et vient pour apprendre à écrire.

Malika déchiffre à peu près tout et comprend ce qu'elle déchiffre. Non seulement elle connaît les lettres mais sait les « dessiner ».

Aussi n'a-elle aucun mal, dès son arrivée, à lire le premier texte de l'année scolaire, daté du 3 octobre et affiché au mur.

Voici ce texte :

Bonjour !

Je m'appelle Tugba. Je suis mariée et j'ai trois enfants. Je suis venue au château de Mutzig pour apprendre le français. J'ai préparé les enfants pour l'école avant de venir.

C'est sans doute parce que Malika s'y reconnaît, qu'elle l'adopte comme modèle pour écrire elle-même un texte, non sans avoir marqué au préalable de fortes hésitations, parce que, affirme-t-elle, elle ne sait pas écrire. Nous insistons. Ses résistances cèdent. À partir de là, elle recopie laborieusement les éléments qui lui parlent et qui parlent d'elle aussi, et nous demande de l'aider à écrire les passages plus personnalisés.

Voici son « propre » texte :

Je m'appelle Malika, je suis Algérienne et j'ai trois enfants. Je suis venue au château de Mutzig pour apprendre le français. Mon mari a préparé les enfants pour l'école et je suis allée au cours.

Ces deux textes sont très semblables. Pourtant, quand je lui demande ce qu'elle en pense, un peu gênée par l'indigence de son texte et par le peu d'apport personnel qu'il contient, elle me répond avec émotion : « C'est la première fois de ma vie que j'écris un texte toute seule. C'est comme un rêve ! »

Nous n'avons pas fini d'exploiter sa première production qu'elle veut déjà en écrire un autre. Ce qu'elle commence par faire seule.

D'ordinaire, lorsque les apprenants rédigent, ils prennent dans les textes affichés au mur les mots dont l'orthographe leur est incertaine – comme elle l'a fait pour son premier – ou nous demandent notre aide. Mais elle manifeste un tel désir de travailler seule que nous sentons que l'enjeu est de taille, et nous nous gardons bien d'intervenir dans ce moment d'écriture.

Ci-contre le premier jet de son texte :

la jerné son canal
journe sans
je jour doi q j'ai pasé j'ai promené
avec mes enfants com la bitaud
au jour acet la révyar por dené le pin
a le canar est mes enfants
est son chaces maman. mama
q regardé son au l' canar
als des « sparé mes enfant
est charché tue les révyar
écrié le canars les ceanars
th vous être ou...

... qui, revu collectivement, se transforme en ceci :

La journée sans canards

Aujourd'hui, je me suis promenée comme d'habitude avec mes enfants au bord de la rivière, pour donner du pain aux canards. Et mes enfants ont été étonnés : « Maman, maman, regarde, ils sont où, les canards ? Ils ont disparu ! » Mes enfants ont cherché dans toute la rivière, en criant : « Les canards ! les canards ! Vous êtes où ? »

Le lendemain, lors de la lecture du texte d'une autre apprenante, c'est elle qui repère une impropriété dans l'expression « j'ai changé de travail », qu'elle propose de transformer en « j'ai changé de jour de travail », correction parfaitement pertinente qui nous avait à tous échappé !

Quelques jours plus tard, nous invitons nos élèves à chercher eux-mêmes des images pour illustrer les derniers textes qui vont encore trouver place dans la brochure où seront rassemblées toutes les productions de l'année. Malika nous dit alors qu'elle veut faire encore un texte. Je lui réponds que c'est une bonne idée, mais que nous ne pourrions certainement plus l'intégrer à la brochure qui doit leur être remise dans deux semaines environ. Elle insiste : elle peut encore s'y

mettre dès aujourd'hui, elle a une amie qui pourra le taper à l'ordinateur ce soir, elle pourra nous l'apporter demain... Soit.

Et nous ne regrettons pas d'avoir retardé la mise en page définitive de la brochure car son texte, raconté oralement avec beaucoup d'humour et d'autodérision, puis couché par écrit, a fait rire aux larmes tout le groupe. Je note quand même que nous restons dans l'onirisme même si l'on est passé du rêve au « cauchemar ».

Comme un cauchemar

Un samedi du mois de mars, je me réveille pour aller au travail. Je croyais qu'il était 5 h 30. Je quitte la maison, je commence à travailler sur le parking. Il n'y avait pas beaucoup de voitures, et pas de lumières dans le magasin. J'ai cru que c'était un jour férié. Pourquoi personne ne me l'avait dit ? Je rentre chez moi : il était 1 h 30 !

Enfin, une semaine avant la fin des cours, grisée par le virus de l'écriture, Malika revient avec le désir d'écrire un texte ultime qui, nous dit-elle, servira pour la rentrée. Beau projet. Dans la foulée, elle nous annonce aussi qu'elle voudrait divorcer, non à cause de son mari, mais de sa belle-mère qui s'immisce dans son foyer de façon insupportable. Et c'est ainsi que nous apprenons que cette dernière s'était opposée en avril dernier à un projet de déménagement de toute la famille dans un appartement plus grand, et que c'est suite à ce conflit que Malika s'était inscrite aux cours de français, afin de marquer son indépendance. Le dernier jour de cours, elle nous annonce qu'elle a pris la décision, non de se séparer de son mari qu'elle apprécie beaucoup, mais de ne plus être « l'esclave » de sa belle-mère, dont elle faisait gratuitement le ménage, les repas, les courses...

Un cas d'école

Une des caractéristiques importantes de la Méthode naturelle est l'inscription dans la durée, qu'il s'agisse des apprentissages proprement dits ou des bouleversements internes profonds qu'ils suscitent chez l'élève. Or, ce qui est spectaculaire chez Malika, c'est que tout va très vite. Si elle s'empare avec force et conviction de l'outil principal sur lequel est basée notre pédagogie, le texte libre, c'est bien parce qu'elle y était prête. Ses résistances à l'engagement dans le travail proposé cèdent dès la première séance. Dès la première séance – ce qui est assez exceptionnel –, Malika écrit. Et si j'évite sciemment les guillemets à « écrit », c'est que je me réfère à ce que disait Freinet, à savoir que dans cet acte, ce qui compte fondamentalement pour l'élève, c'est le sentiment d'avoir couché sur du papier une pensée personnelle – même si le texte est pauvre, même s'il a été réalisé grâce à une aide extérieure importante.

En s'inscrivant dans notre association, Malika ignore qu'elle va trouver là le moyen de réaliser ce qu'elle appelle un rêve mais qui est sans doute un exutoire à son besoin de libération, ou dit autrement et en extrapolant, un instrument d'émancipation.

Le chemin de cette émancipation (qui va la conduire jusqu'au refus de la tutelle familiale ?) passe par un nouveau regard sur le savoir, cette première forme d'autorité, le savoir écrit, jusqu'ici figé, officialisé, sacralisé et dont elle se sentait exclue. En arrivant chez nous, Malika savait lire – la pensée des autres –, recopier – la pensée des autres –, admirer, s'extasier devant – la pensée des autres –, mais jamais encore elle n'avait utilisé ce savoir pour exprimer la sienne propre. Et ce premier pas, même maladroit, même timide, la plonge dans la jubilation.

Émancipation, jubilation... On pourrait ainsi reprendre les concepts forts qui caractérisent la Méthode naturelle¹, on les retrouverait ici, tous réunis, comme si cette histoire avait été créée pour l'exemple !

Ainsi le *désir* fondateur qui la conduit, après avoir vaincu très rapidement ses premières résistances, à se lancer dans ce projet d'écriture...

Ainsi la dynamique engagée dans ce travail qui enclenche un accroissement de ce désir ou, ce qui revient au même, de ce que Freinet appelait « *la puissance de vie* »...

Ainsi le rôle de la coopération présente en début de toute séance dans l'entretien, dans la présentation des textes et le regard critique et bienveillant que les autres portent sur ces productions, *coopération* à laquelle, par le jeu subtil de l'identification, Malika adhère vite...

Ainsi l'effet des *transformations* successives qui font d'une production première, brouillonne et souvent irrecevable, une « œuvre » admirée...

Ainsi la *créativité* stimulée par ces transformations...

Ainsi la question toute simple qui consiste à se demander : « Qu'est-ce que j'ai à écrire ? » et qui peut conduire à *problématiser* sa propre vie...

L'enjeu du texte libre, institution emblématique de la Méthode naturelle, Malika l'a perçu dès le premier texte : celui du pouvoir que confère l'écriture. *L'autorisation* dans toutes ses dimensions...

Construction rapide et non fondée que tout cela ? Élucubration aventureuse et fantaisiste qui tente de faire coïncider au plus près un cas particulier au « modèle » théorique ?

On peut l'imaginer.

Reste que cette histoire est bien réelle...

¹ Voir *Éléments de théorisation de la Pédagogie Freinet, Une approche complexe des apprentissages, Laboratoire Coopératif de l'ICEM, éditions icem, 2013.*